

C'était comme ça: chez le Brésilien les perroquets riaient tout le temps, je les entendais du mur de mon verger, grimpé sur l'échelle où je cueillais des oranges que je jetais dans un grand panier de palme. De temps à autre je sentais dans mon dos les trois chats qui m'observaient, perchés dans les amandiers. Que me disaient-ils ? Rien, je ne les comprenais pas. Un peu plus loin, ma femme donnait à manger aux poissons du bassin, nous vieillissions ainsi, elle et moi, les poissons et les chats, mais ma femme et les poissons, que me disaient-ils? Rien, je ne les comprenais pas.

Le soleil commençait à briller.

La femme du Brésilien, la svelte Geraldina, cherchait la chaleur sur sa terrasse, complètement nue, allongée à plat ventre sur un couvre-lit rouge à fleurs. Près d'elle, à l'ombre rafraîchissante d'un kapokier, les mains énormes du Brésilien effleuraient sagement sa guitare et sa voix se mêlait, placide et insistante, au doux gloussement des perroquets. Ainsi s'écoulaient les heures sur cette terrasse, au soleil et en musique.

Dans la cuisine, la belle petite cuisinière – on l'appelait la Graciélita – faisait la vaisselle, juchée sur un escabeau jaune. Je la voyais par la fenêtre sans vitre de la cuisine donnant sur le jardin. A son insu elle roulait des hanches en lavant les plats ; sous sa courte robe d'un blanc éclatant, chaque partie de son corps se dandinait au rythme frénétique et consciencieux de la besogne : assiettes et tasses étincelaient entre ses mains brunes, de temps en temps surgissait un couteau à dents, brillant et joyeux, mais comme ensanglanté. Moi aussi je souffrais, à cause de Graciélita, mais aussi de ce couteau ensanglanté. Le fils du Brésilien, Eusebito, l'épiait, et moi je l'épiais en train de l'épier, lui caché sous une table couverte d'ananas, elle baignant dans une innocence profonde, inconsciemment imbue d'elle-même. Pour lui, pâle et tremblant, c'était la découverte des premiers mystères, il était fasciné et tourmenté par la jolie petite culotte blanche qui s'insinuait entre les fesses généreuses de Graciélita, que je n'arrivais pas à voir de l'endroit où je me trouvais, mais – ce qui était mieux – que j'imaginai. Elle avait le même âge que lui, douze ans. Elle était potelée mais élancée, ses joues brunes s'éclairaient de touches rosées, ses cheveux crépus étaient noirs comme ses yeux, les deux petits fruits durs de sa poitrine se dressaient comme à la recherche du soleil. Prématurément orpheline, ses parents étaient morts au cours de la dernière attaque contre notre village par on ne sait toujours pas quelle armée, les paramilitaires ou la guérilla. Un bâton de dynamite avait explosé en pleine église, au moment de l'élévation, alors que la moitié des habitants s'y trouvaient rassemblés. C'était la première messe du Jeudi saint, il y avait eu quatorze morts et soixante-quatre blessés. Graciélita avait été épargnée par miracle : elle vendait des petits bonshommes en sucre à l'école. Grâce à la recommandation du père Alborno, elle vivait et travaillait chez le Brésilien, depuis bientôt deux ans. Sous la houlette de Geraldina, elle avait appris à préparer toutes les recettes et en avait même inventé de nouvelles, si bien que depuis un an au moins Geraldina ne s'occupait plus de la cuisine. Ça, je le savais rien qu'à la regarder se dorer au soleil, boire du vin, s'allonger et s'étirer sans autre souci que le teint de sa peau et l'odeur de ses cheveux comme s'il s'agissait du teint et de la texture de son cœur. Ce n'était pas en vain que sa longue chevelure cuivrée faisait irruption telle une aile dans les rues de notre San José, village paisible, lors qu'elle nous faisait la grâce de s'y promener. La désirable et encore jeune Geraldina gardait l'argent gagné par Graciélita : “Quand tu auras quinze ans, l'avais-je entendue dire, je te remettrai religieusement ton argent, et beaucoup de cadeaux en plus. Tu pourras apprendre la couture, tu seras une femme bien, tu te marieras, nous serons les parrains de ton premier enfant et tu viendras nous voir tous les dimanches, qu'est-ce que tu en dis, Graciélita ?” Je l'entendais rire et Graciélita riait aussi. Dans cette maison elle avait sa chambre où l'attendaient tous les soirs son lit et ses poupées.

Et nous, ses plus proches voisins, nous aurions pu jurer la main sur le coeur que Geraldina traitait la petite comme sa propre fille.

A tout moment de la journée, les deux enfants oubliaient le monde et jouaient dans le jardin grinçant de lumière. Je les voyais. Je les entendais. Ils se poursuivaient entre les arbres, roulaient emmêlés sur les molles buttes herbeuses autour de la maison, se laissaient tomber dans les creux et, après les jeux, après les mains qui se joignaient sans le vouloir, les cous et les jambes qui se frôlaient, les souffles qui se mêlaient, ils contemplaient fascinés les bonds d'une grenouille jaune ou la reptation inattendue d'un serpent parmi les fleurs qui les pétrifiait. Bientôt un cri était lancé de la terrasse : c'était Geraldina, plus nue que jamais, ondulante sous le soleil, qui de sa voix chaude, aiguë mais harmonieuse, s'écriait : "Gracielita, il faut balayer les couloirs !" Ils abandonnaient leurs jeux et une espèce de tristesse boudeuse les ramenait dans le monde. Gracielita courait aussitôt reprendre le balai, traversait le jardin, son uniforme blanc ondoyait contre son nombril comme un drapeau, ceignant son jeune corps, sculptant son pubis, mais Eusebito la suivait et ne tardait pas à reprendre, involontairement, sans le comprendre, l'autre jeu essentiel, poussé à son paroxysme, par lequel il me ressemblait malgré son jeune âge, le jeu de la panique, le naissant mais subjuguant désir de la regarder à son insu, de l'épier avec délectation : de profil, les yeux comme innocents, embués d'on ne sait quels rêves, puis les mollets, les genoux ronds, les jambes, enfin ses cuisses et, avec un peu de chance, au-delà, encore plus haut.